

Cybermappes
Total-erratismes
Virtuel contrôlé

Publié :

« Total erratisme » Dossier « Le néototalitarisme », *Spirale*, 176, janvier-février, 2001, p. 23.

(voir Penseurs de fer)

Total-erratismes : plongée dans un virtuel contrôlé

Une des fonctions du virtuel est de créer une interface sensible qui permette la manipulation de masses d'informations importantes et complexes. C'est pourquoi le développement des technologies numériques nourrit et développe un imaginaire du cyberspace en même temps qu'il s'empare de certaines métaphores

Nous éprouvons le besoin de **visualiser le déploiement** de l'information : capillarisation nerveuse, mégapole, arborescence, matrice, courant océanique... Avec d'un côté de fantasme liliputien d'être **avalé** par les circuits imprimés qui nous apparaissent comme des villes miniatures (« CPM » de **Tron**, « Metaverse » dans **Snow Crash**...), avec de l'autre côté le sentiment d'être **enveloppés** dans un tissu communicationnel titanesque, d'être immergé dans un océan hertzien. Nous pouvons assez bien visualiser l'infrastructure matérielle (le réticulé des câbles sous-marins, le filet de fibres optiques qui enserrera la planète, le tourbillon orbital des satellites, ...) qui achemine les informations et les images. Par contre il devient plus difficile de visualiser les flux et les densités communicationnelles : la cartographie du cyberspace de ces dernières années connaît un développement analogue à l'apparition des premières mappemondes.

Nous **développons des visualisations** par expansions ponctuelles, par boucles, par colonnes de densité, par projections, etc.

Avec la colonisation de l'espace géographique par des sites (domain names) le territoire devient un continent fantôme. Les densités communicationnelles redessinent les contours géographiques. Mais bientôt l'information n'effectue plus des boucles dans son passage d'un point à un autre par-dessus le globe : le globe se creuse pour laisser place à la multiplication des diagonales, comme si l'information ne manquait jamais d'aller au plus court. C'est alors qu'apparaissent les cartographies automatiques, indicatrices des points nodaux, des réseaux-relais, des routeurs traversés, des serveurs-cibles, — effectuées par des traceurs (Visual Route, NeoTrace, TraceMap, G-Trace, GeoBoy, ...). On se dirige vers **une auto-représentation** du réseau (self-organizing graphs), qui n'apparie plus sa cybermappe à notre géographie. On a quitté la terre mère (au préalable évidée) pour la carte-mère (mother-board). C'est la distribution et le circulation de l'information vue par les ordinateurs eux-mêmes. Le cyberspace apparaît comme une vaste capillarisation dans le vide, le pavoiement de centaines de milliers de réseaux tels qu'ils seraient « vus » de l'espace sidéral et dans lesquels on aurait peine à distinguer des continents, encore moins des pays sinon des groupes linguistiques, ethniques, etc. Les représentations mises en jeu, par leur parti pris esthétique, proposent une **naturalisation** du représenté. Comme si l'acheminement de l'image se donnait à voir avant même que l'image soit vue : c'est ainsi que l'image se montre pour ce qu'elle est, un scintillement singulier dans la cyberpulsation et la cyber-propagation monstrueuses de milliards de milliards de gigabytes.

On ne peut ignorer l'importance croissante des images satellites et des modélisations de l'espace physique par l'ordinateur dans la perception de notre environnement. Les images satellites et les cartes numériques correspondent à un besoin profond de se situer dans l'espace et de reconnaître la nature de l'espace qui nous entoure.

Les arts contemporains ne répondent guère à la demande de « paysages », ils ne permettent plus de nous situer dans une horizontalité stabilisante (je reprends ici la remarque de Anne Cauquelin).

Nous avons recours à l'approche verticale des cartes géographiques, quand nos moyens technologiques (satellites, infra-rouge, etc.) semblent retrouver le « point de vue » classique et ses repères rationnels, sa hauteur métaphysique.

En fait ces images s'inscrivent plutôt sur un espace non-hiérarchisé, où les surfaces sont travaillées par de réseaux ouvertes et des embranchements rhizomiques. La carte satellite introduit une immatérialité du territoire, elle produit une image figurative/abstraite qui déplace la prédominance du regard et nous invite à réfléchir sur une construction polysensorielle de l'espace, quand notre sensibilité (visuelle, mais aussi tactile, auditive) s'ouvre au monde extérieur en s'y projetant. D'où la nécessité d'offrir des lectures à la fois musicales et plastiques de ces images venues de l'espace ou des traceurs automatiques installés dans le réseau, quand ces images s'adressent d'abord aux spécialistes et exigent la capacité d'en interpréter les variables visuelles. Mais elles répondent à un besoin plus généralisé,

Car il nous semble que dans un environnement de plus en plus transformé par l'information, apparaît un « monde » autonome de l'image et de l'information. Ptolémée (120 après J »C ») est le premier à avoir apposé la mention *Terra incognita* sur une carte. Nous cherchons à mapper la *Terra cybernetica* qui s'ouvre devant nous

: les plus grands navigateurs sont les plus grands cartographes. Nous avons les pirates de l'internet, nous voulons nos Magellans. Et nous voulons « voir » ce monde, dresser des « Cybermappemondes ». Cette recherche d'un graphique pour percevoir de façon visible/lisible les réseaux, les diagrammes des communications, — renoue avec un finalité ancienne de l'art : percevoir l'invisible.

I - Naturalisation

Habituellement , un modèle (numérique, métaphorique, ...) se donne une approche analogique : il offre une ressemblance très grande à l'objet parce qu'il entreprend de simuler cet objet tout en rejetant celui-ci dans une pure extériorité. Le modèle peut -être factice, mais il obéit à des exigences d'ordre et de proportionnalité face à un objet qui doit être réel : la nature, la terre, le paysage, .. La légende vient justement raccorder les variables visuelles de la carte avec l'objet : réalités légendaires, muthos de la terre.

La cybermappe s'apparente au **portulan** : non pas la représentation de la mer , mais le tracé de nos voies de navigation. Par contre la cybermappe reste déclarative. Il est peu probable que l'on puisse entreprendre de lire cette carte pour se proposer des circuits de navigation.

Néanmoins le sillage des infonoutes est erratique et complexe. Malgré la difficulté de représenter le volume des échanges sur réseau, de nombreuses métaphores visuelles sont mises à contribution, il faut introduire de nouvelles variables visuelles jusqu'à la limite de la préhension par l'œil. Le résultat exerce une grande séduction, l'image du net sur le net de l'erraticisme total des communications à pour effet de domestiquer celui-ci, c'est la fascination d'une image qui nous rend le monde familier. C'est le monde devenu un site praticable, c'est la planète bleue devenue une *home page*.

Ce sont des cartes faites pour être vues (et non pas lues). Pourquoi donner à voir le cyberspace dans des représentations non-fonctionnelles ? Il ne s'agit pas tant de souligner la valeur esthétique de ces images que d'interroger leur effet de naturalisation :

il s'agit de naturaliser nos modes d'occupation de la nature , de nos transformations de l'environnement (urbanisation, industrie ...) et de la création d'un tissu social.

Il apparaît que les cybermappes ne s'occupent pas tant d'un objet immuable (la « nature ») que des **déplacements** et **transformations** dans l'objet lui-même. Parce que l'activité économique ne cesse de refaçonner le paysage, de développer de nouveaux modes d'occupation de la nature (les cerisiers d'Engels, les cyprès de van Gogh). Les cartes s'attachent à suivre ces mutations et en même temps laissent l'impression que ces dites mutations sont toujours absorbées par le paysage.

Dans ce cas, les modes d'occupation et de communications sont encore considérées comme des réalités, la carte s'efforce de reproduire le données dans une réalité « extérieure » au sujet.

Ces transformations sont considérables, lorsque la carte suit le progrès d'un empire mondial des communications, exhibe les autoroutes et leur circuit qui acheminent les images en temps réel. Alors on attend de la carte, entre les mailles, entre les lignes, qu'elle **nous invente un territoire**, qu'elle réinvente la légende de la terre.

On s'attend donc à :

La nature comme **fond** sur lequel continue à se tracer et se rendre visible tous les trajets. D'où la nécessité de conserver la strate géographique (et aussi géologique, topographique, climatique) ou de transposer celle-ci pour inscrire les trajectoires futures du déploiement numérique. Ce fond qui disparaît, qui subsiste comme une ombre au tableau, pour lui donner relief c'est bien le continent spectral.

La **simultanéité** de tous les événement sur une même carte (ex. Un carte de télédétection satellite peut être constituée de différents passages mais paraît synchrone). Nous voulons faire apparaître les flux dans leur durée extra-rapide, retenir la durée des phénomènes dans une même image-tableau : car les images, la pensée se produisent dans le temps. C'est à nier cette temporalité que le réseau contrôle ses événements futurs en même temps que des

événements passés. Il s'agit depuis toujours de maîtriser l'espace par la vision, il s'agit maintenant de maîtriser également le temps par une vision désincarnée, une vision d'un genre nouveau dans laquelle on peut « zoomer » comme des fous sans pour autant se réapproprier la perspective : il n'y a plus un pouvoir prédateur de l'œil, un pouvoir de la vue captatrice, — mais plutôt une politique du regard qui échappe à l'œil humain. On ne parlera pas d'une mondialisation sans vision, d'une géopolitique aveugle, puisque la base de ce pouvoir est panoptique. Ce n'est pas le pouvoir par son excroissance monstrueuse qui devient totalisant mais ici le pouvoir est issu du fait qu'il est déjà totalitaire.

La carte affirme la capacité de l'« espace naturel » d'absorber toutes les transformations et de rester justement cela : « espace naturel ». En ce sens, de C.G. Friedrich aux images de la « planète bleue », c'est l'édification d'un même mythe ultra-romantique du paysage naturel, du site patrimonial éternel.

Donc, partant d'une représentation de l'espace, partant de l'évidence d'un paysage, — il faut analyser ce que ce paysage doit à l'aménagement techno-économique, la réticulation du contrôle politico-policier, la prédation marchande, ...

Chaque carte propose des trajectoires qu'elle dessine sur ce qui semble un motif préalable : la prolifération arborescente, réticulée, rhizomique, fractaleⁱⁱⁱ ... s'affole à l'intérieur des contours des continents et des océans, déborde de ceux-ci dans la surcharge des canaux et la nécessité de leur donner des raccourcis.

Il faut analyser le modèle d'ordre sous-jacent dans les cybermappes : les cartes naturalisent l'ordre arborescent, réticulé, ... - produisent une mise en scène séduisante du réseau, mais renforcent néanmoins l'ordre qui travaille autant le territoire que les corps, qui travaille autant la conscience que ses instruments de communication.

II - La cybermappe comme objet psycho-physique

Lorsqu'on n'essaie plus d'insérer l'espace de l'information dans la géosphère, lorsqu'on s'en tient à l'infosphère, alors la distinction sujet/objet s'estompe.

L'espace des communications n'est pas extérieur, l'info-cartographistes doit dessiner un espace virtuel à la fois intérieur et extérieur, psychique et physique. On retrouve le problème initial,

1- comment mapper des itinéraires, les enchevêtrer, les superposer, les faire revenir sur eux-mêmes jusqu'à couvrir une surface ? Ou mieux : déployer une surface ?

2- cette surface sera toujours un objet virtuel, quand l'itinéraire physique se double d'un itinéraire mental. Alors l'espace dans lequel se dessinent tous les trajets est une vue de l'esprit et propose des parcours intra-psychiques. Alors parcourir la carte, voyager sur la carte et aussi la lire c'est tout à la fois se donner la possibilité de **voir** les moments de la pensée, d'une pensée qui se précède toujours elle-même.

On touche quelque peu à une esthétique nomade qui brouille les frontières haut/bas, intérieur/extérieur, mental/concret, — pour laquelle voyager c'est penser, le sens n'est plus que inversant la formule deleuzienne : « penser c'est voyager » (Deleuze). De nombreuses œuvres contemporaines intègrent des diagrammes, schémas, ... et invitent ainsi à voyager-penser dans des images synthèses en 3 D. Car toute œuvre d'art se donne aussi à lire comme un énoncé procédural, une image fonctionnelle, une proposition opérative.

Suivre un parcours sur une carte, en matérialiser les itinéraires, c'est effectuer un voyage mental dans un espace projectif. Il semble alors que, pour une part, la pensée est parcourus dans un espace psycho-politique préalable, que les images elles-mêmes ne sont pas de simples contenus (signifiés) véhiculés : l'image est aussi quelque chose qui peut être vu, éprouvé comme signifiant, elle offre aussi une image partielle du réseau qui la véhicule.

Devant de telles images du réseau on peut : 1- chercher à les **compléter** : « compléter le tissu intelligent » (M. Serres). 2- On peut aussi chercher à les **connecter** au monde : en fait le réseau n'a pas besoin de se constituer comme un *analogon* du réel : il n'a - en tant que modèle abstrait - qu'à se concrétiser, devenir un tissu concret. Voilà comment il se vérifie.

3- donc, non pas rabattre le réel sur le virtuel, pour démontrer que l'un est le modèle de l'autre, mais laisser se concrétiser le virtuel ou mieux encore **mixer** le réel et le virtuel. Ce qui revient à déstabiliser le réel par l'imprégnation d'un virtuel (et ses effets d'ambivalence et de multiplicité); ou encore, selon René Thom. « on plonge le réel dans un virtuel contrôléⁱⁱⁱ ».

Ce qui s'effectue principalement par modélisation (maquettes numériques, ..) mais aussi par hybridations, incrustations, etc.

4- Compléter, et aussi connecter, est-ce possible sans faire le compte des **exclus**? Il s'agit de faire le compte des non-connectés, de tout ce que le réticulé ignore et ne saisit pas dans

ses mailles. Le monde est devenu familier par une image-réseau : c'est la séduction qu'exercent sur nous les images-réseau tant qu'elles ne nous laissent pas entrevoir les exclus, tant qu'elles ne sont pas troublées par tout ce qui fait retour comme « la nature », la « terre vierge », le paysage qui n'est pas par avance immergé dans l'océan hertzien, etc. Terre, nature, paysage, — ce sont les visages acceptables par lesquels nous revient l'Autre qui a toujours été expulsé par l'enflure du Même.

III - Le retour métaphysique

Le point de vue vertical des cybermappes (satellite ou modélisation globale) semble une application tard-venue de la verticalité métaphysique. Comme si les moyens techniques venaient confirmer la tradition qui prête à la hauteur une valeur de vérité ; permettait de réaliser concrètement cette hauteur de vue depuis toujours idéalisée, zoom arrière, zoom avant. En fait on remarque l'absence du soleil, de la lumière éclairante. Une nuit cosmique permet de rendre visible les trajets de flux électroniques invisibles. Il faut revenir à une nuit du monde, soit l'obscurité d'une Nature première, pour rendre visible la communication, la transmission, ... comme arcs lumineux, éclairs tendus. La réception de l'image et de la forme est une opération diurne, tandis que son acheminement requiert une nuit du sens. La cybermappe expose un monde sillonné d'impulsions traçantes, baigné dans le scintillement d'un travail énergétique intense. Dans une telle nuit ce sont les déplacements qui font signe, on croit entendre la rumeur sourde des trajets, le bavardage suraigu de l'échange.

Partant de là, on rencontre deux expériences de l'espace : 1- Ou bien la cybermappe propose un espace non-hiérarchisé (pas de top-level), un réseau inclusif, une dimension ouverte dans la mesure où elle ne se tourne pas sur l'extériorité de cette « vue », pour autant qu'elle reconnaisse celle-ci comme une projection psychique. Il y a en effet un déploiement spatial de la pensée. .

C'est ainsi que les cartes du cyberspace, en tant qu'objets virtuels, sont des projections-cristallisation (hors de soi) d'une carte mentale, puis des objectivations de cette carte comme processus animique généralisé¹.

« Il ne nous reste [...] qu'à déclarer **en-soi inconscients** les processus animiques et à comparer leur perception par la conscience avec la perception du monde extérieur par les organes des sens » (je souligne)

techno-shamanisme

La carte comme objet virtuel est donc à la fois psychique-interne et physique-externe : c'est une carte psycho-physique. Freud nous invite à penser un emboîtement des consciences, lorsque l'appareil psychique se distribue en articulations autonomes qui n'ont bientôt plus rien de la conscience. C'est l'esprit qui se crée ses propres labyrinthes, qui se propose des mises en abyme.

Commented [MV1]:

C'est pourquoi lire la carte c'est , d'une certaine façon, penser. Si penser c'est de l'ordre de l'événement et aussi du parcours dans un tissu psychique. Alors les idées ne sauraient se rapporter directement au réel (référence, réflexion, ...), les idées s'inscrivent dans un réseau d'idées, elles se donnent comme micro-événements dans l'enveloppe d'un modèle du monde : événement qui constitue de nouveaux relais ou réactive quelques relais parmi la myriade de relais d'un Être diagrammatique dans lequel le monde se décompose et se recompose en temps réel, vaste cristallisation du mental.

Et c'est là qu'on vient soupçonner ce qui motive les créateurs de cybermappes, quand la cybermappe semble illustrer un retour métaphysique dans **l'utopie** d'un régime de la transparence absolue. Les protocoles informatiques, les impulsions électroniques : voilà l'utopien (dont Thomas More donnait l'échantillon en 1516 en regard d'une carte de son île Utopia) enfin trouvé. Tous les arcs lumineux, tous les trajets info-énergétiques illustrent une mise en lumière des consciences, de l'archipel de toutes les consciences. A la *camera lucida* du classicisme, succède la *camera obscura* de la postmodernité nietzschéenne, succède finalement la *camera transparentia* d'une réalité immersive et illimitée, sans aucune épaisseur matérielle et surtout sans l'opacité des réalités socio-culturelles pour brouiller et cacher les trajectoires immatérielles de la communication et de la pensée. Il s'agit d'une nouvelle abstraction, toute transparente, où les spatialités n'ont aucune origine (terrestres, corporelles, ...) et aucune limite. On jette un voile noir sur le monde concret pour mieux faire apparaître par contraste le monde fibreux du total-erratisme. C'est l'infini-monde dont l'étendue est l'expansivité des transferts et leur diffusion dans une transparence illimitée, dont les êtres ne sont que de trajets erratiques.

. (Exemple : Bernard Tschumi, « Glass Video Gallery », 1990).

L'art s'occupe davantage à théâtraliser ces fantasmes de transparence, que de réintroduire une sensibilité physique dans le virtuel.

Bibliographie :

Utopie, « La quête de la société idéale en Occident », (Roland Schaer, Lyman Tower Sargent), éd. BNF/Fayard, 2000.

Leslie A Segal, Graphis Diagrams, Graphis Press Corp. Zurich, 1981.

Cartes et figures de la terre, Centre Georges Pompidou, CCI, 1980.

La graphique, un langage et ses usages, (France Gascon dir.) MAC, 1984

Michel Serres, Atlas, Julliard, 1994.

Christine Buci-Glucksmann, L'œil cartographique de l'art, Galilée, 1996,

Neil Stephenson, « Mother Earth, Mother Board » Wired, 1996

www.cybergeography.com

Hervé Regnauld, L'espace, une vue de l'esprit. Presses universitaires de Rennes, coll. Espace et territoire, 1998.

ⁱ dans le Petit traité de l'art contemporain

ⁱⁱ Fractal : la ligne remplit la surface sans devenir une surface. Ainsi l'itinéraire sillonne le territoire sans devenir le territoire.

ⁱⁱⁱ (cf Régnauld p. 167 ?)

^{iv} Freud, L'inconscient, Œuvres complètes, XIII, 1914-1915, PUF, 1988, p. 210.

«